

Cartographie de l’Au-delà

Jenseits des Lustprinzips (1920)

Au-delà du principe de plaisir (1920)^{1* **}

Entre 1917 et 1924, Freud connaît un nouveau regain créateur. Et c’est à nouveau face *l’expérience de la mort* que la créativité se fait contrainte : c’est d’abord la Première Guerre mondiale, ses terribles conséquences, la mort de masse ; puis le suicide en 1919 de Victor Tausk qui dût faire face aux horreurs de la guerre, qui en revient traumatisé, et au refus de Freud de le prendre en analyse ; les morts plus douloureuses encore de son ami Anton von Freund, dans une abominable agonie, et celle de Sophie, sa fille, en 1920. Autant l’écriture de *L’interprétation des rêves* semble intimement liée à la perte de Jakob, *Au-delà du principe de plaisir* verra lui aussi le jour à l’obscurité de pertes toutes aussi douloureuses chez Freud entre 1919 et 1920, comme le souligne Jean-Pierre Kamieniak². Durant cette période, il écrira conjointement *Un enfant est battu* et *L’inquiétante étrangeté*. C’est le troisième et dernier temps fécond dans la production de son œuvre, et qui vient répondre aussi à la crise d’entrée dans la vieillesse, de ses profondes préoccupations concernant sa propre mort. Freud a soixante ans et se prépare à la mort prochaine. Depuis longtemps, sur la base d’une superstition personnelle, Freud était convaincu qu’il mourrait en 1918 ou 1919, lorsqu’il attendait l’âge de 62 ans. Il remanie alors son système et affirme désormais l’existence de pulsions de mort indissociables des pulsions de vie³.

Jean Laplanche, dans *Vie et mort en psychanalyse* datant de 1970 – lui qui n’aura eu de cesse de travailler à une profonde relecture critique de son œuvre –, dit de l’essai qu’il « reste le texte le plus fascinant et le plus déroutant de toute l’œuvre freudienne. Jamais Freud ne s’est montré si libre et si hardi que dans cette grande fresque métapsychologique, métaphysique, et métabiologique. Des termes entièrement nouveaux apparaissent : Éros, pulsion de mort, compulsion de répétition... Des idées anciennes, apparemment oubliées, notamment celles du *Projet de psychologie scientifique* [*l’Esquisse*], sont reprises et renouvelées »⁴. Mais jamais aussi ses idées n’ont autant divisé, été critiquées, refusées voire récusées, remises en cause et incessamment discutées, que celles qu’il déploie dans *l’Au-delà*. On oublie qu’à l’époque l’essai produisit une déflagration sourde dans le milieu analytique. Un certain nombre de ses disciples ne s’en remirent jamais, beaucoup eurent du mal à saisir la raison de ce revirement, de ce bouleversement théorique profond. *Le tournant de 1920* marque, dans l’œuvre de Freud, et pour le dire autrement, un saut épistémologique, une révolution au sein de l’édifice métapsychologique.

Laplanche toujours, dans la préface qu’il a proposé à la réédition de l’essai qui paraîtra en 2013, quelques mois après sa mort, dit que *l’Au-delà* peut encore être lu dans sa totalité ou en partie : les sept chapitres qui le composent sont comme des fresques ou des chants⁵, qui ont tous une autonomie de pensée et de style, et viennent s’intriquer avec les autres dans le jeu incessant des parties et du tout. Le projet de Freud n’est pas d’aller *au-delà* du principe de plaisir, et en ce sens Laplanche nous dit que le titre de l’essai est trompeur, mais plutôt comme le terme allemand l’indique, *Jenseits*, d’aller « par au-delà » voire « en deçà » du principe de plaisir⁶ pour

* NOTE AUX LECTEURS FRANCOPHONES : écrit en 1920, il aura fallu attendre 1927, et la traduction de Samuel Jankélévitch dans les *Essais*, pour avoir accès en France à *Au-delà du principe de plaisir*. Ce n’est d’ailleurs qu’en 1926 que *La Science des rêves*, datant de 1900, sera traduite. La temporalité de traduction est dense et condensée, voire toute écrasée entre 1926 et 1927. Pour l’anecdote (mais qui n’est pas si anecdotique que cela), en août 1926, est créée au sein de la Société Psychanalytique de Paris une « commission linguistique » dont la mission sera « de traduire la terminologie freudienne si déplaisante aux oreilles françaises. Pour rendre *das Es*, Hesnard a proposé "le soi", Codet "le cela", Laforgue "le ça", Odier "le prothymos", Pichon "l’infra-moi". En revanche, Hesnard obtient l’unanimité avec "pulsion" au lieu d'"instinct" pour *Trieb* »¹. Autant dire que si l’issue de ces querelles de vocabulaire avait été autre, notre seconde topique « à la française » aurait pu ne rien à voir avec ce que nous connaissons aujourd’hui.

** Lire Freud de Jean-Michel Quinodoz, nous aura bien aidé dans cette lecture.

Jean-Michel Quinodoz, « Au-delà du principe de plaisir », in *Lire Freud*, Paris, PUF, 2020, pp. 211-219.

² Jean-Pierre Kamieniak, « Au-delà du principe de plaisir : la conceptualisation d’une expérience personnelle douloureuse », *RFP*, vol. 78, n°2, Paris, PUF, 2014, p. 550.

³ Didier Anzieu (1974), « Vers une métapsychologie de la création », in Didier Anzieu (sous la dir.), *Psychanalyse du génie créateur*, Paris, Dunod, pp. 1-30.

⁴ Jean Laplanche (1970), *Vie et mort en psychanalyse. Suivi de Dérivation des entités psychanalytiques et autres articles inédits*, Paris, Flammarion, 1989, p. 163.

⁵ « *Au-delà du principe de plaisir*, en deux fresques ou deux chants distincts, nous entraîne irrésistiblement vers son mythe » (Laplanche, 1970, p. 164).

⁶ Jean Laplanche (2013), « Préface », in Sigmund Freud (1920), *Au-delà du principe de plaisir*, Paris, PUF, 1981, p. V.

une sorte « d'au-delà » de la métapsychologie, vers des sommets. Freud déporte ses spéculations entre autres vers le biologique ce qui fera dire à Jean Laplanche qu'il s'y sera fourvoyé⁷.

Mythe ou fiction, l'au-delà est aussi les premiers pas d'une exploration en terre inconnue. Mais faut-il remonter aventureusement le cours d'un fleuve : des plaines alluviales, habitables (mais non-inondables), pour aller vers le sauvage, plus en amont, et tenter de retrouver son point-source ? Recouvrer l'originare et son indécidabilité, telle les sources du Nil⁸ ? Ou bien, tenter de traverser d'une rive à l'autre d'un fleuve comme le Styx, le haïssable, fleuve frontière, vers l'Hadès ? Le traverser en compagnie du terrible batelier Charon, psychopompe : passeur d'âmes, à bord de sa barque ? Jenseits, dit aussi Paul-Laurent Assoun, désigne ce qui est situé de « l'autre côté » et c'est la métaphore de « l'autre rivage »⁹ que lui-même va utiliser pour qualifier la ligne-frontière que Freud va franchir en 1920.

Franchissement d'abord puis, sur la fin, remontée.

L'au-delà s'ouvre et le **chapitre I** nous donne alors à voir des rivages familiers, ceux du principe de plaisir, de ces lieux où il règne : on y voit sans qu'elles ne soient nommées l'hystérie, et de manière générale, la pensée névrotique. Ici, il est de principe. Il est la règle. Il régule l'écoulement des processus psychiques et domine. L'accroissement de tension s'accompagne de déplaisir. La décharge, elle, de plaisir. Dès lors le déplaisir sera évité et le plaisir recherché. Bien-sûr qu'il soit possible de se référer à Épicure – c'est à lui qu'il semble faire allusion par « système philosophique historiquement datable » (p. 49) / « système philosophique déterminé, historiquement attesté » [p. 277] –, mais pour l'analyste qui l'observe au quotidien dans sa pratique c'est une évidence. La découverte du rôle du plaisir et du déplaisir dans ce qu'il a de déterminant dans le refoulement remonte d'ailleurs déjà à loin, avec les *Études sur l'hystérie* en compagnie de Breuer, en 1895. Mais c'est en 1911 d'abord avec « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques », puis en 1915, dans la *Métapsychologie*, que le principe de plaisir sera tout particulièrement remis au travail, venant étayer le point de vue économique indissociable de la première topique ; développé et précisé afin de parachever et consolider l'édifice métapsychologique ; développé aussi dans l'effort de Freud pour compiler ce qui à ce moment de sa vie représente l'essentiel de son œuvre. La *Métapsychologie* est à cet égard comme un aboutissement, celui d'une longue et « première » période.

Lutsprinzip : « principe de plaisir ». La traduction nécessite quelques commentaires. En allemand, *Luts* a deux sens : celui du plaisir mais aussi celui du désir, d'envie. Ainsi principe de plaisir est-il aussi « principe de désir » : l'appareil psychique ne peut que désirer pour Freud. De même que, *Unlust*, « déplaisir », est-il aussi « aversion ». La conscience se détourne de ce qui provoque de l'aversion.¹⁰

Freud va mentionner les travaux d'un quasi contemporain : le philosophe et psychologue allemand, Gustav Th. Fechner (1801-1887), reconnu pour avoir appartenu au courant de la *Naturphilosophie* d'inspiration kantienne. S'il le fait, c'est à la fois pour démontrer que leurs thèses respectives se recoupent, validant par-là la sienne, mais aussi pour assoir un peu plus encore l'idée que la psychanalyse se situe du côté de la scientificité. Freud a toujours espéré que soit donné à la psychanalyse une base expérimentale. Avec Fechner, nous sommes dans le domaine de la psychologie expérimentale alors balbutiante, de la « psychophysique » : science qui s'intéresse aux relations quantitatives entre événements physiques et événements psychologiques. Il en sera au cours du XIX^e siècle l'une des figures de proue. On lui doit la loi dite de Weber-Fechner selon laquelle la sensation perçue varie proportionnellement au logarithme de l'intensité d'excitation... formule mathématique à l'appui. En 1900, Freud lui emprunte le concept de « principe de plaisir » que Fechner élabora dans les années 1840 avant de lui consacrer un ouvrage en 1848¹¹. Fechner eut la conviction profonde qu'il avait découvert un principe universel d'une comparable importance au principe de gravitation de Newton. Si Freud recourt de nouveau à Fechner en 1920 et

⁷ On connaît les débats qu'avec Green ils auront entre 1997 et 1998 à ce sujet, à partir de la parution de son livre *Les chaînes d'Éros*. Jean Laplanche répondant dans « Le pré-génital freudien : à la trappe. A propos du livre d'André Green : "Les chaînes d'Éros". Actualité du sexuel » (*Rev. Franç. Psychanal.*, 4/1997) aux contestations de Green sur ses idées. André Green lui rendra la pareille dans « Le déchaînement du signifiant énigmatique désigné dans le processus traductif-détraductif autothéorisant. De l'intérêt à bien lire Jean Laplanche » (*Rev. Franç. Psychanal.*, 1/1998).

⁸ Et au cœur même, pour Freud, de son impensable *Dark continent* (1926) ?

⁹ Paul-Laurent Assoun (2009), *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques*, PUF, 2009, p. 221.

¹⁰ Michèle Porte, « Au-delà du principe de plaisir », in Alain de Mijolla (sous la dir.), *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Paris, Calmann-Lévy, 2002, p.152.

¹¹ Gustav Th. Fechner, *Über das Lustprinzip des Handelns*, 1848.

à son idée de tendance psychophysique à la stabilité, c'est à ce moment de son cheminement pour mettre en évidence cet autre principe de la vie d'âme, déductif du premier, le « principe de constance », dont le but vise à « maintenir aussi bas que possible la quantité d'excitation présente » en elle, « ou du moins à la maintenir constante » (p. 51) / « *maintenir la quantité d'excitation présente en lui [l'appareil animique] aussi basse que possible ou tout au moins constante* » [p. 279].

Voilà donc ce que décrit Freud de cette rive qu'il campe depuis bien plus d'une vingtaine d'années et autant d'années d'un « travail intensif » (p. 63) / [p. 288]. Mais de toute évidence, il y a une autre rive, en face. Quelque chose de l'autre côté. Et ce qu'il commence à entrevoir s'oppose à cette thèse, selon certaines forces ou conditions, « de sorte que l'issue finale ne peut pas toujours correspondre à la tendance au plaisir » (p. 52) / [p. 279]. Quelque chose sur cette autre rive contredit la pertinence globale du principe de plaisir pour le saisissement du fonctionnement de l'appareil psychique et vient questionner ses limites. Certaines *forces* ? Certaines *conditions* ? Le « principe de réalité » permet, pour en prendre son exemple, d'ajourner la satisfaction, de la différer, pour la tolérer provisoirement. Il y a aussi le moi qui peut aussi dans certaines circonstances s'opposer au plaisir car il peut produire un déplaisir de type névrotique : c'est-à-dire « un plaisir qui ne peut être éprouvé comme tel » (p. 54) / « *une possibilité de plaisir, est ressenti par le moi comme déplaisir* » [p. 281]. Mais dans ces deux cas, celle d'une intervention extérieure ou d'une poussée interne, le déplaisir est le signal pour *ou* de l'appareil psychique d'un « danger ». Ce ne sont là que des exemples qui sont presque familiers et connus mais qui vont entrouvrir des voies nouvelles pour l'exploration analytique.

Chapitre II : Freud s'apprête à accoster l'autre rivage. Il décrit à vue une terre de contrastes. L'ombre de la Grande guerre se laisse percevoir : l'obscur névrose traumatique, névrose de guerre. Dans ce « réel clinique » qui s'impose à lui et lui impose en retour un « passage de gué » théorique, le rêve offre un autre visage que celui auquel Freud avait été coutumier : c'est-à-dire le rêve comme réalisation, ou tentative de réalisation, de désir inconscient. Sa fonction y est ici ébranlée voire détournée. Presque contradictoire. Ce qui le caractérise, c'est l'incessante redondance de la situation traumatique, sa répétition ; situation traumatique celle qu'une absence d'angoisse n'a pas pu préparer. L'expérience traumatique fait retour à l'identique et envahit la vie onirique. Sa fonction, subvertie, est presque, de ce point de vue, *anti-économique*. Freud va alors convoquer « l'une des toutes premières activités normales » (p. 57) / « *l'une de ces activités normales les plus précoces* [p. 284] de l'appareil psychique : « le jeu des enfants ». De la guerre meurtrière au jeu enfantin, le passage est audacieux. Il le fait par le biais de la question de la répétition.

C'est alors qu'il fait place au mythique « jeu de la bobine » : l'enfant jette au loin sa bobine en bois avec le son « o-o-o » et, après l'avoir récupéré avec peine par la ficelle attachée à elle, émet un joyeux « da » plein de satisfaction. En cette vocalisation, Freud reconnaît la scansion « *fort* » (là-bas) et « *da* » (là). Voici l'enfant pris dans le cycle de la répétition. Il « jette » sa mère, symboliquement identifiée à l'objet et la récupère. Il y a visiblement une satisfaction dans ce jeu répétitif. La répétition dans le jeu permet à l'enfant, pour Freud, de transformer une expérience déplaisante passive en attitude active par retournement, mais aussi de satisfaire une impulsion réprimée en se vengeant de sa mère « partie, loin » : *pulsion d'emprise* (Bemächtigungstrieb) et *satisfaction*. Dans le jeu de l'enfants, Freud en conclut que la répétition de l'expérience impressionnante peut aboutir à l'élaboration tout en étant soumise au principe de plaisir : « même sous la domination du principe de plaisir, il existe plus d'une voie et d'un moyen pour que ce qui est en soi déplaisant devienne l'objet du souvenir et de l'élaboration psychique » (p. 62) / « *même sous la domination du principe de plaisir, il y a plus d'une voie et d'un moyen pour faire de ce qui est en soi empreint de déplaisir l'objet du souvenir et de l'élaboration* » [p. 288]. Le jeu devient un paradigme. Au passage, Freud évoque la *tragédie* et le *tragique* qui chez l'adulte pourraient bien emprunter ces mêmes voies¹². Mais ces voies ne servent pas les desseins de Freud parce qu'elles sont encore dominées par le principe de plaisir. Il cherche par *au-delà* ses tendances les plus originelles, indépendante de lui.

Cette observation d'une grande richesse, où un petit enfant élabore la question de la séparation d'avec sa mère, absente, où elle n'est plus immaîtrisable et donc plus menaçante, est écrite au même moment où Freud rédige *L'inquiétante étrangeté*, « c'est-à-dire à un moment où il se sent lui-même menacé par la mère séductrice et en perte d'appui »¹³.

¹² Marie Lenormand, « Le jeu, la tragédie et le tragique », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n°26, Paris, In Press, 2012, p. 95-107.

¹³ Jacques Sédat, « La pulsion de mort : hypothèse ou croyance ? », *Cliniques méditerranéennes*, n°77, Paris, Éres, 2008, p. 188-189.

L'enfant du « jeu de la bobine » c'est le petit Ernst : Ernst Wolfgang Halberstadt, petit-fils de Freud, né le 11 mars 1914. Il est le fils aîné de Sophie Freud et Max Halberstadt. Pendant les conflits, aux heures de ses observations, âgé d'un an et demi, alors que Max est mobilisé, Freud deviendra son « *papa de guerre* »¹⁴. Bien plus tard, Ernst fera les démarches nécessaires pour s'appeler W. Ernst Freud prenant le nom de celui qui fut pour un temps son père de substitution.

Le **chapitre III** déclenche une seconde vague de faits. Cette répétition, dont il décrit dans le chapitre précédent les deux exemples, pourrait bien également être présente au cœur du travail analytique lui-même et constituer son enjeu central : « répétition » et « névrose de transfert » auraient parties liées. Le transfert répète des fragments refoulés du passé infantile. Ce sont les vues déjà développées en 1914 avec « Remémoration, répétition et élaboration ». La tâche de l'analyste est d'aider le patient à se *remémorer* en répétant dans le transfert. Cette « compulsion de répétition » / « *contrainte de répétition* » (*Wiederholungszwang*) chez le névrosé, où est répété des expériences déplaisantes, « ne contredit pas le principe de plaisir, déplaisir pour un système et en même temps satisfaction pour l'autre » (p. 66) / [p. 290]. Cette perspective s'inscrit parfaitement dans une économie type première topique : *Cs, Pcs, Ics*, et d'une conflictualité névrotique entre *inconscient* et *conscient*. Dans cette perspective, le travail de l'analyse consiste à « rendre conscient l'inconscient » (p. 63) / au « *devenir-conscient de l'inconscient* » [p. 288]. Mais il est des cas où la « compulsion de répétition » / « *contrainte de répétition* » n'emprunte pas les voies de la remémoration, qu'elle échoue. C'est le cas chez certain patient. Ici, elle « ramène aussi des expériences du passé qui ne comporte aucune possibilité de plaisir et qui même en leur temps n'ont pu apporter de satisfaction, pas même aux motions pulsionnelles ultérieurement refoulées » (p. 66) / « *ramène aussi ces expériences vécues du passé qui ne comportent aucune possibilité de plaisir et qui même en leur temps ne peuvent avoir été des satisfactions, serait-ce pour les motions pulsionnelles depuis lors refoulées* » [p. 290-291]. Dans cette situation, le conflit concerne, non plus le conscient et l'inconscient, mais « le *moi*, avec sa cohésion, et le *refoulé* » (p. 65) / « *le moi cohérent et le refoulé* » [p. 290]. Freud commence à entrevoir une *autre* topique. Rien n'y fait, semble dire Freud. Cette compulsion de répétition échappe irrémédiablement au principe de plaisir, persiste et ce malgré tous les efforts de l'analyste. Ces patients répètent sans jamais d'autre issue ou enjeu que la répétition de l'expérience douloureuse elle-même.

Freud pense aussi à ces personnes qui, dans leur vie, donnent « l'impression d'un destin qui les poursuit, d'une orientation démoniaque de leur existence » (p. 68) / « *l'impression d'un destin qui les poursuit, d'un trait démoniaque dans ce qu'elles vivent* » [p. 292]. Malgré l'apparence de passivité quant à ce que vit ces personnes dans un « éternel retour du même », la répétition du même destin, Freud démontre qu'il s'agit d'un comportement actif, mais inconscient. « L'éternel retour du même » est une référence à Nietzsche reprenant lui-même le concept philosophique à Héraclite et aux stoïciens. Mais il est possible retrouver une référence encore plus *ancienne* : celle du *samsāra*. Dans le bouddhisme, il s'agit du cycle des renaissances et de souffrances successives dans lequel les êtres sont pris et qui ne sont pas encore éveillés – *bodhi* : l'Éveil – en atteignant le *nirvāṇa* : la paix, le repos, la libération, la disparition des désirs. Paul-Laurent Assoun relate une anecdote : « Il est curieux de remarquer que le texte fut traduit en japonais en 1930 par Yaekichi Yabe, ce qui donne lieu à Freud de manifester son étonnement intéressé, lors d'une visite du traducteur en mai, que celui-ci mette la pulsion de mort en rapport avec les conceptions bouddhistes »¹⁵.

Cette « compulsion de destin » (p. 70) / « *contrainte de destin* » [p. 292] (*Schicksalszwang*) trouverait pour lui sa réalisation la plus saisissante dans le poème épique de l'italien Le Tasse, dans le Chant XIII, de *La Jérusalem délivrée* (1581) : où Tancrède tue deux fois Clorinde, sa bien-aimée, sans le savoir, sans le vouloir, frappé par le destin¹⁶. Ces nouveaux faits amènent Freud à admettre « qu'il existe effectivement dans la vie psychique une compulsion de répétition qui se place au-dessus du principe de plaisir » (p. 69) / « *nous trouverons le courage d'admettre qu'il y a effectivement dans la vie d'âme une contrainte de répétition qui passe outre au principe de plaisir* » [p. 293] et que la compulsion de répétition éclaire d'un jour nouveau la névrose traumatique, les rêves d'accidents, et l'impulsion à jouer chez l'enfant, même si dans ce dernier contrainte de répétition et principe de plaisir travaillent de pair, l'un pour l'autre, comme celles que l'on rencontre généralement dans le phénomène du transfert. Pour autant, la compulsion de répétition à l'état pur reste insaisissable. Cette « sorte de reste théorique »¹⁷, inéluctable

¹⁴ Gilles Tréhel, « Sigmund Freud (1856-1939) : un papa de guerre », *L'Information psychiatrique*, Vol. 84, Paris, John Libbey Eurotext, 2008, p. 329-342.

¹⁵ Paul-Laurent Assoun (2009), *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques*, PUF, 2009, p. 227.

¹⁶ Torquato Tasso (1581), *La Gerusalemme Liberata* (La Jérusalem délivrée), Chant XIII.

¹⁷ Jean Laplanche (2013), « Préface », in Sigmund Freud (1920), *Au-delà du principe de plaisir*, Paris, PUF, 1981, p. V.

mais énigmatique, Freud décide d'en poursuivre l'exploration dans ces aspects les originelles, élémentaires, pulsionnels.

Puis c'est le **chapitre IV** qui ouvre le temps des spéculations. Freud avertit le lecteur : « Ce qui suit est spéculation » (p. 71) / [p. 295]. Il confie aussi que ce sont des pensées qui « remontent souvent bien loin », évoquant peut-être là des temps plus anciens, ceux des écrits dits prépsychanalytiques : *l'Esquisse* et les *Études sur l'hystérie*. Ses interlocuteurs privilégiés, Fließ et Breuer, ont disparu de la scène...

C'est d'ailleurs par des considérations de nature psychophysiologique que Freud aborde le problème du système *Perception-Conscience* : *Pc-Cs* ; système qui doit pouvoir se localiser à « la frontière de l'extérieur et de l'intérieur, être tourné vers le monde extérieur et envelopper les autres systèmes psychiques » (p. 71) / [p. 295]. Il opère presque un retour à *l'Esquisse* et à sa neuronique de 1895 : là où il postulait l'existence d'un dispositif chargé de protéger les « neurones phi » d'un afflux trop important d'excitations exogènes. Il nous demande alors un effort d'imagination : tenter de se représenter les débuts de la vie sur Terre, c'est-à-dire d'« une vésicule indifférenciée de substance excitable » (p. 73) / « *vésicule indifférenciée de substance stimuable* » [p. 297], immergée dans un monde mort, lequel est de plus parcouru de quantité d'énergie incomparablement plus grandes que celles de l'intérieur. Sa surface tournée vers le monde extérieur sera dès lors *différenciée* comme « organe récepteur d'excitation » (p. 73) / « *organe récepteur de stimuli* » [p. 297], un peu à l'image de la peau et du système nerveux central qui dans l'embryogenèse se sont différencié peu-à-peu, par invaginations successives, plis, à partir de l'ectoderme se dédoublant en deux tissus : l'épiderme et le neuroectoderme. Il s'est créé en ce *lieu* une sorte « d'écorce » protectrice sous l'impact incessant des excitations externes sur la surface de la vésicule.

Freud propose de transférer une telle hypothèse au le système *Cs* : cette écorce il la nomme « *pare-excitations* » (p. 75) / « *pare-stimuli* » [p. 298]. Et déjà, il y introduit allusivement le thème de *la mort* : la couche la plus superficielle de ce pare-excitation a abandonné la structure propre au vivant en devenant, dans une certaine mesure, « anorganique » (p. 75) / « *inorganique* » [p. 298]. Freud ne décrit pas seulement ce pare-excitation comme une « enveloppe ou une membrane » protectrice tenant à l'écart les excitations extérieures, il maintient aussi la limite entre les niveaux interne et externe de l'énergie, en assurant sa *transformation* des couches les plus superficielles aux couches les plus profondes. Qu'en est-il cette fois-ci de la réception du système conscient des excitations provenant de l'intérieur ? Celles-ci ne sont pas amorties, transformées, transposées. C'est pour cela qu'elles engendrent directement la gamme des sensations de plaisir/déplaisir. « De là une tendance à les traiter comme si elles n'agissaient pas de l'intérieur mais bien de l'extérieur pour pouvoir utiliser contre elles le moyen de défense su pare-excitations. Telle est l'origine de la *projection* qui joue un si grand rôle dans le déterminisme des processus pathologiques » (p. 78) / « *Il en résultera un penchant à les traiter comme si elles n'agissaient pas de l'intérieur, mais au contraire de l'extérieur, pour pouvoir appliquer contre elles les moyens de défenses du pare-stimuli. Telle est la provenance de la projection à laquelle est réservée un si grand rôle dans la causation des procès pathologique* » [p. 300].

Ne pourrait-on pas y voir, ce qui plus tard, sera décrit comme « identification projective » (*projective identification*) pathologique chez Melanie Klein (1952) mais aussi « identification projective » (*projective identification*) normale chez Bion (1962) qui, chez lui, est au service de la *communication* ? Ce « pare-excitation » / « *pare-stimuli* » ne serait-il pas l'héritier, *introjecté*, de ce que Bion a décrit de « fonction alpha » (*alpha-function*), de « contenant/contenu » (*container/contained*) et de la « rêverie maternel primaire » (*primary maternal reverie*) ? L'ombre du *Nebenmesch* de *l'Esquisse* ?

C'est un long détour auquel Freud mène pour mieux revenir à une question qui ne cessera de le hanter, de le fasciner, au même titre qu'elle hante et fascine la psychanalyse : le trauma. L'ambiguïté de ses confluences placées à la rencontre du dedans et du dehors, à sa dynamique d'excès, de rupture et de perte, à sa fonction d'alarme et de protection comme à son pouvoir d'effraction, a fait de lui l'une des notions les plus indécises, équivoques, énigmatiques de la psychanalyse¹⁸. C'est un questionnement qui, chez Freud, avait même prélué à l'invention de la psychanalyse, avec l'abandon de la Neurotica, voire en aurait été sa précondition. Comme s'il y avait, en somme et de manière irréductible, un « noyau traumatique » au cœur de la psyché.

Alors, pour Freud, le *traumatisme* est ce qui fait *effraction* dans le pare-excitation et perturbe par-là, tout l'organisme, tout l'appareil psychique. Le « principe de plaisir est tout d'abord mis hors d'action » (p. 78) / « *est*

¹⁸ Claude Le Guen (1996), « Préface », in Claude Janin (1996), *Figures et destins du traumatisme*, Paris, PUF, 2004, p. VII.

mis d'emblée hors jeu » [p. 301]. L'urgence est ailleurs : celle de préserver l'appareil psychique de cette effraction en tenant de maîtriser, de juguler, de lier psychiquement les sommes d'excitations qui y ont pénétré, puis ensuite parvenir à sa liquidation. Il est mobilisé une quantité considérable d'énergie au « point d'effraction » (p. 79) / « lieu d'effraction » [p. 301], appauvrissant les autres systèmes psychiques, afin de « contre-investir » la violence de la déflagration. C'est un travail de transformation de l'afflux d'énergie « libre » en investissement quiescent, dit Freud, c'est-à-dire de la « lier » psychiquement, dans un rapport de toute proportionnalité. La névrose traumatique peut alors se saisir à la lumière de cette nouvelle hypothèse : elle serait « la conséquence d'une effraction étendue du pare-excitations » (p. 80) / « la conséquence d'une effraction large du pare-stimuli » [p. 302]. Mais ce qui fait névrose traumatique, ce n'est pas tant pour Freud l'action d'une violence mécanique, que l'effroi (*Schreck*) et le sentiment d'une menace pour la vie. L'angoisse (*Angst*), comme préparation ou apprêtement à une situation potentiellement impressionnante, manque parce que l'angoisse se fait le signe d'un surinvestissement énergétique des systèmes qui en seront le point d'impact.

Freud révisé sa thèse classique concernant le rêve. Le rêve répétitif n'est pas accomplissement « du désir » (p. 82) / « du souhait » [p. 303]. Ces rêves, au lieu d'être dominé par le principe de plaisir, obéissent à la compulsion de répétition, c'est-à-dire « au service de la liaison psychique des impressions traumatiques » (p. 82) / [p. 304]. Le rêve serait – sans exclure ce qui secondairement sera accomplissement ou tentative d'accomplissement du désir – soumis à un impératif plus originel : l'élaboration des traumatismes psychiques infantiles.

Freud, dans ce **chapitre IV**, vient de reproduire une trajectoire : parti de la métapsychologie première topique, il retourne à *l'Esquisse* puis à sa *Neurotica*, utilisant leur gravitation comme une force de propulsion, pour aller *au-delà* et apercevoir les contours d'une autre topique, avec la compulsion de répétition et le troisième temps de sa théorie du rêve.

Très discrètes jusque-là, les pulsions entrent en scène : « êtres mythiques, grandioses dans leur indétermination »¹⁹, représentant des forces agissantes à l'intérieur du corps et transférées à l'appareil psychique. C'est l'escalade suivante : le **chapitre V**. Ce sont elles, les pulsions, agissant de l'intérieur, peuvent occasionner des perturbations d'ordre économique aussi comparable aux névroses traumatiques si elles ne parviennent pas à être liées psychiquement. Aussi, l'une des premières tâches de l'appareil psychique sera de les maîtriser et de les « lier » dans et par la compulsion de répétition. Le principe de plaisir n'interviendra qu'en second lieu. Parfois encore, cette compulsion de répétition constitue l'obstacle majeur à la thérapeutique et à l'analyse. Elle est au service d'autre chose, ne parvient pas à lier au contraire, et se mue en une véritable « compulsion démoniaque » (p. 88) / « contrainte démoniaque » [p. 308]. Freud va poser une nouvelle hypothèse qui se caractérise par sa radicalité, en suivant le tracé d'une ligne extrême de sa pensée dit-il, une ligne de crête, et prendre toute la mesure des conséquences qu'un tel cheminement pourrait l'amener. Quelle est la véritable nature des pulsions ? S'il avait aussi à répondre sur la nature du lien qui existerait entre le pulsionnel et la compulsion de répétition, Freud dirait : « une pulsion serait une poussée inhérente à l'organisme vivant vers le rétablissement d'un état antérieur » (p. 88) / « une pulsion serait une poussée inhérente à l'organique doué de vie en vue de la restauration d'un état antérieur » [p. 308]. Telle est son hypothèse radicale. C'est la part « conservatrice » du pulsionnel, du vivant. Le « but de toute vie est la mort et, en remontant en arrière, le non-vivant était là avant le vivant » (p. 91) / « but de toute vie est la mort et, en remontant en arrière, le sans-vie était là antérieurement au vivant » [p. 310]. C'est le but ultime de toutes pulsions même si, sous des influences extérieures et d'augures favorables, elles perpétuent le jeu auquel elles ont vu leur apparition. Même pour les cellules germinales qui en apparence semblent échapper à ce but, s'opposant au mouvement vers la mort de la substance vivante, leur immortalité est illusoire pour Freud. Ce n'est « qu'un allongement du chemin qui conduit à la mort » (p. 93) / « qu'un allongement du chemin vers la mort » [p. 312]. Les pulsions qui veillent sur le destin des cellules germinales et leur perpétuation dans l'espace « forment le groupement des pulsions sexuelles » (p. 94) / « forment le groupe des pulsions sexuelles » [p. 310] et constituent les « pulsions de vie », dit Freud. Ces dernières « s'opposent au but poursuivi par les autres pulsions qui, à travers la fonction, conduisent à la mort » (p. 94) / « vont à l'encontre de la visée des autres pulsions, laquelle, par le biais de la fonction, conduit à la mort » [p. 312]. Cette opposition des deux groupes de pulsions forme dans l'organisme une « sorte de rythme-hésitation » (p. 94) / [p. 312]. Freud vient d'introduire un nouveau dualisme, un troisième pas dans sa théorie des pulsions.

¹⁹ Sigmund Freud (1932), « Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse », *OCF.P, XIX*, Paris, PUF, 1995, p. 178.

« *Retour à l'anorganique* » (p. 91) / « *retour à l'inorganique* » [p. 310] : voilà qui n'est pas sans rappeler un épisode, célèbre, celui dit des *Knödel*, que l'on retrouve dans *L'interprétation des rêves* : « Quand j'avais six ans et que je recevais de ma mère les premiers enseignements, j'étais censé croire que **nous étions faits de terre et devons par conséquent retourner à la terre**. Mais cela ne me convenait pas et je mis la doctrine en doute. Alors ma mère se frotta les mains, paume contre paume, tout à fait comme si elle faisait des *Knödel*, sauf qu'il n'y avait aucune pâte entre ses paumes, et elle me montra les petites pellicules noirâtres d'épiderme qui se détachent sous l'effet du frottement comme un échantillon de cette terre dont nous sommes faits. Mon étonnement devant cette démonstration *ad oculos* fut sans limite et je me soumis à ce que je devais plus tard entendre exprimer ces paroles : Tu es redevable d'une mort à la nature »²⁰ – faisant allusion ici à la réplique du Prince Hal dans le *Henri IV* de Shakespeare. En 1920, Freud invente la pulsion de mort et décrit – dans sa vision enfantine – ce qu'Amalia lui donna comme l'irréfutable leçon du « retour à la terre ».

Concluant la **V^{ème} fresque**, véritable envolée métabiologique, et après avoir fait parler le Méphisto de *Faust*, Freud fait entrée en scène le personnage d'Éros : rassembleur de la substance organique en des unités toujours plus grandes (p. 97) / [p. 315]. Quel sérieux contrepoids à tout le développement qu'il aura fait précédemment...

C'est que le **chapitre VI** connaît une histoire toute singulière. D'après le minutieux travail d'Ilse Grubrich-Simitis, effectué sur les manuscrits de Freud précieusement gardés au *Freud Museum* de Londres²¹, il existerait deux versions de l'*Au-delà* : l'une rédigée entièrement à la main entre mars et mai 1919 et qu'il confiera à ses amis de Berlin, Eitingon et Abraham, et l'autre partiellement tapée à la machine où apparaît le chapitre crucial écrit sans doute pendant le premier trimestre 1920. « Si dans la première version en effet, écrite à la main avant la mort de Freund et Sophie, il n'est question de tendances pulsionnelles visant un retour à l'état anorganique et de leur dimension biologique, seulement ébauchées, l'écho des deuils que le maître viennois vient de subir est franchement perceptible dans ce nouveau chapitre ajouté ; aussi ne peut-on entendre cette dénégation du chercheur – qui tend à opérer un clivage entre le père et le théoricien – que comme le témoignage de cette blessure narcissique qui, si elle permet au savant de *penser* de manière innovante, se trouve chez le père meurtri impossible à *panser* »²². Freud, qui lui rendait visite quotidiennement, vit partir son jeune ami Anton von Freund, fils d'un riche industriel et mécène hongrois²³, dans des souffrances les plus atroces, d'un cancer abdominal dont Freud n'ignorait rien. Mais c'est surtout la mort aussi brutale qu'imprévisible de Sophie, « sa fille préférée »²⁴, le 25 janvier 1920, scandaleuse aussi dans le renversement de l'ordre naturel des générations qu'elle réalise, enceinte de son troisième enfant, emportée par la grippe espagnole déclarée le jour même de l'enterrement de von Freund le 22 janvier²⁵... Le petit Ernst, du « jeu de la bobine », qui faisait disparaître et réapparaître sa mère, a à peine plus de cinq ans. Elle est « partie » pour de bon. L'*Au-delà* prend un tour *tragique*.

Chapitre VI donc, et Freud redouble de spéculations. Le chapitre est un sommet, où métapsychologie vient y côtoyer des ascensions métabiologiques et métaphysiques. Le style est plus « libre » et désordonné. Freud est presque dans un exercice que l'on pourrait qualifier de « libres associations », de processus créateur, faisant

²⁰ Sigmund Freud (1900), « L'interprétation des rêves », *OCF.P, IV*, Paris, PUF, 2004, p. 243.

« Quand j'avais six ans et que ma mère me donnait mes premières leçons, elle m'enseignait que **nous avions été faits de terre et que nous devons revenir à la terre**. Cela ne me convenait pas, j'en doutais. Ma mère frotta alors les paumes de ses mains (tout à fait comme pour faire des *Knödel*, mais elle n'avait pas pris de pâte), et elle me montra les petits fragments d'*épiderme* noirâtres qui s'en était détachés comme une preuve que nous étions faits de terre. Je fus stupéfait par cette démonstration *ad oculos* et je me résignai à ce que plus tard j'appris à formuler : "tu dois rendre ta vie à la nature" », Sigmund Freud (1900), *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967, p. 183.

²¹ Ilse Grubrich-Simitis (1993), *Freud : retour aux manuscrits*, Paris, PUF, 1997.

²² Jean-Pierre Kamieniak, « Au-delà du principe de plaisir : la conceptualisation d'une expérience personnelle douloureuse », *RFP*, vol. 78, n°2, Paris, PUF, 2014, p. 550.

²³ Il aura largement contribué, par ses généreux dons, à faire vivre éditorialement la psychanalyse.

²⁴ En 1933, Hilda Doolittle se rendit à Vienne pour consulter Freud. « Je lui ai parlé de la dernière année de guerre. Il m'a confié qu'il avait quelque raison de se souvenir de l'épidémie qui emporta sa fille préférée. "Elle est ici", dit-il en me montrant un petit médaillon qu'il portait attaché à sa chaîne de montre. Elle était morte de l'épidémie à Hambourg, même si le bébé dont elle venait d'accoucher avait survécu. Je me suis rappelé comment le docteur Sachs parlait de cette fille, "la belle Sophie" » (Hilda Doolittle, 1956, *Pour l'amour de Freud*, Paris, Des femmes – Antoinette Fouque, 2010, p. 175-176).

²⁵ Lettre de Freud à Ludwig Binswanger datée du 14 mars 1920 : « A la suite de carte de rappel d'hier, je me suis demandé : est-il possible que j'ai laissé votre aimable et riche lettre du 7-1 sans réponse ? Oui, c'est vrai, et cela s'explique par le triste contenu de ce mois. Pour commencer, j'étais jour après jour sous l'impression de la lente agonie d'un ami très cher, que vous découvrirez vraiment dans l'article nécrologique de la Revue 1920, n° 1. [...] Nous l'avons enterré le 22-1. Le soir du même jour, nous reçûmes un télégramme inquiétant de notre beau-fils Halberstadt, de Hambourg. Ma fille Sophie, âgée de vingt-six ans, mère de deux garçons, était atteinte de la grippe ; elle s'est éteinte le 25-1 au matin, après quatre jours de maladie. [...] Depuis, un poids oppressant pèse sur nous tous, et je le sens aussi dans ma faculté de travail. Tous deux, nous n'avons pas surmonté cette monstruosité : que les enfants puissent mourir avant les parents » (Ludwig Binswanger (1957), *Discours, parcours et Freud*, Paris, Gallimard, 1970, p. 332-333).

passer une intense motion de l'état libre à l'état quiescent. C'est la première fois qu'apparaît le terme de « pulsion de mort » (*Todestrieb*), dans ce chapitre écrit après la mort de Sophie.

Il reprend bon nombre de questions restées en suspens. Il y advient la « métaphore des protistes » et toute une fine argumentation autour notamment des travaux de l'allemand August Weismann, biologiste de son état. Il est séduit par la thèse de l'allemand. Ce dernier distingue le corps soma, mortel, du plasma germinal immortel, à l'instar de Freud qui distingue désormais lui-même les pulsions de mort des pulsions de vie. Mais chez Weismann, la mort reste une acquisition tardive de l'organisme vivant contrariant l'*originarité* des pulsions de mort. Freud s'affaire alors à récuser la validité de son hypothèse, en utilisant d'autres travaux comme ceux de Ewald Hering qui décrit deux tendances dans la substance vivante : « l'un construit, assimile, l'autre démolit, désassimile » (p. 107) / « *les uns construisant – par assimilation –, les autres déconstruisant – par désassimilation* » [p. 323], et affirmer ainsi la plausibilité de la sienne.

« En 1919 comme en 1895, Freud cherchera toujours un appui scientifique à ses hypothèses métapsychologiques. Loin maintenant de la neurologie, ce sont les biologistes qu'il lira avec Ferenczi, sans doute sous son impulsion : Julius Christoph Schaxel et Alexander Lipschütz, ainsi qu'August Weismann, largement cité dans *l'Au-delà*. Ils liront également Schopenhauer, dont Freud avait commencé la lecture après le suicide de Tausk en juillet 1919. "J'ai choisi maintenant comme aliment le thème de la mort, j'y suis venu en butant sur une curieuse idée des pulsions et me voici obligé de lire tout ce qui concerne cette question, comme par exemple, et pour la première fois, Schopenhauer. Mais je ne le lis pas avec plaisir", écrira-t-il à Lou Andreas-Salomé. À l'automne 1919, un séjour de Ferenczi à Vienne se passe en longues discussions sur la biologie. La biologie pourra-t-elle infirmer (ou confirmer) les hypothèses freudiennes les plus audacieuses ? Parfois Freud le souhaite : "Notre attente de voir la biologie éliminer purement et simplement la reconnaissance des pulsions de mort n'a pas été comblée". Pour Freud, la pulsion est un réel biologique. L'hypothèse de *l'Au-delà* posera que toute pulsion cherche à établir antérieur, c'est-à-dire l'inanimé »²⁶.

Puis il franchit un pas de plus et se demande s'il est possible de transposer les phénomènes cellulaires à la théorie de la libido. Pour répondre à cette question, Freud reprend sa théorie des pulsions et en particulier, et contrairement au monisme de la libido de Jung, son dualisme dont il rappelle que son point de départ avait été l'opposition entre pulsion du moi et pulsion sexuelle. Elle est aujourd'hui plus tranchée avec les pulsions de vie et les pulsions de mort. Il y voit une grille de lecture globale des oppositions entre l'amour (tendresse) et la haine (agressivité). La pulsion de mort éclairerait également la question du sadisme comme celle du masochisme, cette pulsion agressive et destructrice retournée contre le moi propre. Avec le *principe de Nirvâna*, nous trouverions même « l'un de nos plus puissants motifs de croire en/à l'existence de pulsions de mort » (p. 116) / [p. 330].

Il reste pour Freud une question centrale sans réponse et qui se trouve être au cœur du problème avec le dualisme : la « sexion originare ». « La science nous apprend d'ailleurs si peu sur l'apparition de la sexualité que l'on peut comparer ce problème à une nuit obscure où n'a pas même pénétré le rayon de lumière d'une hypothèse » (p. 118) / « *Par ailleurs ce que nous trouvons dans la science sur l'apparition de la sexualité est si peu de chose que l'on peut comparer ce problème à une profonde obscurité où n'a pas même pénétré le rayon de lumière d'une hypothèse* » [p. 331]. Puisqu'il ne trouve pas de confirmation dans le discours de la science à son hypothèse : une pulsion conservatrice au sens où elle conserve la mort dont elle et à laquelle elle aspire retourner inexorablement, il se tourne vers un autre régime de discours. Freud cite un des textes les plus connus de l'histoire de la métaphysique : l'extrait du *Banquet* dans lequel Platon met en scène Aristophane narrant le mythe de l'androgyné primitif. Aux origines de l'amour, le mythe prend son point de départ dans des êtres humains doubles, que Zeus aurait ensuite fendus en deux parties, chacune d'entre elles tentant désespérément de retrouver l'autre... Le « mythe platonicien », comme il l'appelle, lui fournit une forme – celle du mythe – pour rendre raison à l'origine de pulsion sexuelle et de son objet, là où la science est impuissante à apporter ses lumières. Il fixe par la forme du mythe l'indécidabilité quant à l'originare de l'apparition de la sexualité. L'aspiration à la réunion fait poétiquement écho à sa propre théorie cellulaire.

Le **chapitre VI** se clôt et Freud avoue finalement ne pas vraiment être convaincu par ses hypothèses audacieuses. Dans l'avenir, la biologie pourra peut-être répondre à ces questionnements... Peut-être que la

²⁶ Solal Robinovitch, « L'autre rive », *Figures de la psychanalyse*, Paris, Éres, 2020, p. 64.

découverte de l'apoptose dans les années 1970 est venu accomplir ce vœu : « La mort au cœur du vivant », comme le dit Jean-Claude Ameisen dans *La Sculpture du vivant* (2007).

Chapitre VII : l'épilogue. Composé d'à peine deux pages et demie, le chapitre final aux allures de conclusion n'en est aucunement une. Il ouvre sur une multitude de nouvelles questions : comme celle par exemple qui consisterait à « déterminer la relation des processus pulsionnels de répétition avec la domination du principe de plaisir » (p. 125) / « *déterminer le rapport des processus de répétition pulsionnels avec la domination du principe de plaisir* » [p. 336]. Il en est bien d'autres qu'il faudrait rendre *verbatim* et qui seront autant de questions adressées à la postérité psychanalytique et aussi philosophique de Freud. Mais celle qui éveille le plus d'interrogations chez lui tient en ce propos : « Le principe de plaisir semble être au service des pulsions de mort » (p. 127) / « *Le principe de plaisir semble être tout simplement au service des pulsions de mort* » [p. 337]. La voie est longue conclut Freud et n'exclut pas la claudication, bien au contraire, comme le dit le poète :

« Ce qu'on ne peut atteindre en volant, il faut l'atteindre en boitant.

« Il vaut bien mieux boiter que sombrer totalement.

« Boiter, dit l'Écriture, n'est pas un péché. »

Friedrich Rückert, *Maqâmât de Harîrî*, 1826.